

## QUELQUES PROBLÈMES DE DÉLIMITATION DES CHAMPS CONCEPTUELS

VLASTA VRBKOVÁ

La sémantique structurale, enfant cadet du structuralisme linguistique, est une branche scientifique qui se cherche toujours. Pourtant les résultats obtenus jusqu'ici ne laissent aucun doute sur son avenir. Petit à petit, à force d'analyses systématiques, le plan sémantique de la langue devra nous livrer les secrets de sa structure. Les problèmes de structure d'une langue sont évidemment trop complexes pour pouvoir être résolus au moyen d'une seule méthode. Différentes théories des champs linguistiques représentent autant de tentatives pour découvrir une structure immanente du lexique.

M. Ducháček poursuit depuis des années des recherches en sémantique, notamment dans le domaine des champs conceptuels. Il a mis en pratique sa théorie du champ conceptuel dans son *Champ conceptuel de la beauté en français moderne*.<sup>1</sup> Pourvue de ses conseils et nous appuyant sur sa théorie, nous nous sommes attaquée à une autre vaste sphère conceptuelle du lexique, celle de l'amour.

Parmi le grand nombre de problèmes théoriques et pratiques qui ont surgi devant nous, nous voudrions mentionner au moins ceux qui nous paraissent dépasser les limites d'un travail spécialisé.

On ne saurait trop insister sur l'énorme différence entre les recherches structurales en grammaire et en phonologie d'une part et celles qui concernent la sémantique de l'autre. Cette différence découle en effet directement du caractère des unités structurales respectives. Les unités des plans phonologique ou grammatical étant relativement simples, les rapports existant entre elles le sont aussi. Par contre, l'unité du plan sémantique est infiniment plus complexe. Cela provient avant tout du double aspect de chaque sémème, l'unité lexicale comprenant le signifiant et le signifié. D'un côté, une seule substance phonique peut revêtir plusieurs sens (signifiés), de l'autre un seul sens peut être exprimé par plusieurs formes (signifiants). Le linguiste doit bien tenir compte de ce caractère complexe des unités lexicales afin de ne pas fausser leurs relations.

La structure est une réalité immanente, elle découvre des liaisons et des rapports objectifs à l'intérieur d'un tout qui a son existence objective à son tour. Mais est-ce bien le cas du lexique d'une langue? Un nouvel aspect, celui de la langue en tant que système et de la parole en tant que sa réalisation concrète, entre en jeu. Le fait que chaque individu (ou chaque groupe social) a ses propres structures différentes des structures découvertes au niveau du système (de la langue) conduit par exemple le sémanticien français Bernard Pottier à rejeter ce qu'il appelle „la linguistique pure“. Au lieu d'une „utopie théorique“, il propose de se rapprocher le plus possible d'une langue fonctionnelle. Entre la langue et la parole, c'est la parole qu'il a choisie. Pourtant, on ne peut découvrir le système qu' à partir de la langue. Aussi les recherches de Pottier ne peuvent-elles aboutir qu' à des résultats partiels.

On ne peut pas contester la part de la subjectivité dans la parole. Néanmoins, l'existence d'un plan objectif est assurée par le fait que dans les formes différentes

<sup>1</sup> Otto Ducháček: *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, SPN 1960.

de la parole, on peut établir un dénominateur commun. Ce qui est commun à tous les sujets parlants, c'est ce qui forme en même temps la base du système, de la langue, et qui rend possible le procès de la communication. Le champ conceptuel prétend être plus que le champ „fonctionnel“ qui serait réalisé d'après les idées de Pottier. Pour être plus général, il n'en a pas moins d'authenticité. Grâce au dépouillement d'un matériel assez vaste (comprenant les belles lettres, les périodiques et les meilleurs dictionnaires de l'époque), grâce aux classements, aux analyses et aux comparaisons, le sémanticien est fondé à établir des structures reflétant plus ou moins fidèlement les rapports entre les unités lexicales.

Après avoir soumis à des analyses sémantiques des textes très vastes et très variés quant à leur provenance et leur caractère, on acquiert le droit de ne pas tenir compte des „anomalies“ de l'emploi individuel, qu'il s'agisse d'écarts voulus ou de simples impropriétés d'emploi. Ces anomalies, en effet, ne peuvent aucunement infirmer la structure établie, car elles sont contestées par la majorité des cas. Il s'agit, le plus souvent, d'une intention stylistique parfaitement consciente de l'auteur qui s'écarte de l'usage courant pour accentuer sa propre façon de penser, de sentir et de s'exprimer.

On a raison de dire qu'un écrivain manie bien sa langue. Manier une langue n'exclut pas évidemment les néologismes morphologiques et sémantiques. Chaque écrivain original sait empreindre à la langue des marques de sa personnalité de sorte qu'on le reconnaisse parmi une centaine d'autres. Mais il n'y arrive pas en renversant les lois de la langue, mais en mettant en valeur toutes les richesses d'expression dont la langue dispose. Ce n'est que très rarement que la définition générale du mot s'écarte sensiblement de celle que nous proposent les gens de lettres. Balzac, par exemple, tout contrairement à l'usage courant, juge *amour* largement supérieur à *passion*, et cela à cause de sa profondeur, de ses qualités morales et par le fait que l'amour est rare sinon unique dans la vie:

„La passion est un espoir qui peut-être sera trompé... Hommes et femmes peuvent, sans se déshonorer, concevoir plusieurs passions; il est si naturel de s'élancer vers le bonheur! Mais il n'est dans la vie qu'un seul amour.“<sup>2</sup>

En effet, le sens d'un mot se modifie ou change complètement non seulement au cours de longues périodes dans l'évolution de la langue, mais il peut être flottant aussi dans le plan synchronique. Il est vrai que des changements s'effectuent également dans d'autres domaines de la langue, mais ils sont loin d'atteindre l'importance des changements au contenu sémantique des mots. On comprendra facilement pourquoi il en est ainsi si l'on considère les liens très étroits qui attachent les mots d'un côté à la réalité extralinguistique qui change sans cesse, de l'autre à notre manière de penser et de sentir qui n'est pas stable non plus. Les liens étroits qui existent entre les mots-porteurs du sens et le monde matériel, l'intellect et la sensibilité, déterminent, et cela d'une manière décisive, les méthodes de travail en sémantique ainsi que divers rapports qui s'établissent entre la sémantique et d'autres sciences humaines, surtout l'histoire, le folklore, la psychologie, la sociologie, etc. Le travail d'un sémanticien dépasse constamment les limites de la linguistique et les structures qu'il trouve doivent tenir compte de la complexité des unités du langage. Certes, cette réalité constitue un grand obstacle dans les recherches en sémantique, mais elle les protège à la fois contre l'aridité des systèmes isolés.

<sup>2</sup> André Maurois: *Prométhée ou La Vie de Balzac*, Hachette.

Le nom même du champ conceptuel est significatif pour ce contact étroit entre la discipline linguistique et les disciplines non linguistiques. En effet, le concept lui-même est emprunté à la psychologie. Cet emprunt est d'ailleurs complètement justifié si l'on pense à l'analyse de la parole qui ne fait qu'exprimer les procès psychiques préexistants. Le concept, qui est comme un reflet direct de la réalité dans notre esprit, se „matérialise“ à l'aide d'un signe linguistique. Et le mot en tant que signe d'un concept ne peut exister que dans la mesure où il est en contact avec celui-ci, autrement dit il n'a pas d'existence autonome.

Les partisans des champs conceptuels sont partis d'une réflexion fort juste: si la langue est l'instrument de la pensée et si la pensée s'exprime par les concepts, il sera logique de faire de l'unité de la pensée en même temps le principe organisateur du lexique. Mais en choisissant le concept comme point de départ, on doit a priori renoncer à faire entrer dans les champs conceptuels tous les mots qui n'expriment pas un concept (mots-outils), c'est-à-dire tous les mots qui ne servent qu'indirectement à l'expression du sens mais qui pourtant sont indispensables parce qu'ils rendent possible la mise en rapport des concepts. Heureusement, ce n'est pas un inconvénient trop grave, car la plupart des mots-outils sont traités dans différentes parties de la grammaire. Les études des champs conceptuels poursuivies jusqu'à présent ont pris pour terme central un concept dont le degré d'abstraction était considérable (la beauté, l'intelligence, etc.). Quant au travail de Mme Ostrá intitulé *Le champ conceptuel du travail dans les langues romanes*,<sup>3</sup> l'auteur a d'abord déterminé, le degré d'abstraction du concept „travail“ en le subordonnant au concept de l'activité et en lui subordonnant les concepts de différents travaux spéciaux: rabotage, labour, etc. Ceci nous amène à la constatation suivante: tout concept n'est pas propre à devenir l'élément central d'un champ conceptuel. Il doit répondre à un degré d'abstraction bien déterminé, qui n'est ni trop grand ni trop petit. C'est précisément le degré d'abstraction du concept central qui détermine l'étendue et la hiérarchie du champ respectif. Pour devenir élément de structuration, le concept doit faire partie d'une hiérarchie où plusieurs autres concepts, au degré d'abstraction plus bas, lui sont subordonnés.

L'existence simultanée de deux niveaux d'abstraction dans la structure du champ conceptuel est donc un fait logique et même indispensable. Mme Ostrá, par exemple, dans son travail mentionné, a nettement délimité le niveau d'abstraction des termes analysés d'un côté au centre du champ, de l'autre dans différentes aires de celui-ci. Il ne faut pas s'imaginer toutefois que tous les membres du champ, subordonnés du point de vue de leur degré d'abstraction au membre central, soient équivalents. Nous croyons que la rencontre de différents niveaux d'abstraction dans un champ conceptuel s'effectue forcément et aucune intervention du linguiste n'y peut rien changer. Nous proposons de distinguer deux types d'abstraction en sémantique:

1° Le type qui correspond à l'appartenance du mot à une des grandes catégories logiques (celle des substances, des agents, des qualités, etc.) qui ne sont évidemment pas égales quant à leur degré d'abstraction. Ainsi, par exemple, la catégorie des agents est beaucoup moins abstraite que celle des substances ou celle des qualités. Comme une seule et même idée peut être exprimée dans les niveaux d'abstraction différents, la structure d'un champ conceptuel doit nécessairement refléter ces différences.

<sup>3</sup> Růžena Ostrá: *Le champ conceptuel du travail dans les langues romanes*, *Etudes romanes*, Vol. 3, pp. 8—81.

II° Le deuxième type d'abstraction se manifeste dans les différences entre les membres centraux (extensifs) du champ conceptuel et les membres des différentes aires de celui-ci (membres intensifs). Plus le terme est intensif, c'est-à-dire plus grand est le nombre des traits distinctifs dans son contenu sémantique, plus le terme s'éloigne, par son degré d'abstraction, du centre du champ. La différence dans le degré d'abstraction est le plus souvent accompagnée d'une spécialisation dans l'emploi du terme respectif. Pour le prouver, prenons un exemple du champ conceptuel de la beauté. Trois adjectifs, tirés de différentes aires du champ, correspondent à trois degrés d'abstraction et de spécialisation différents. *Gracieux*, le plus abstrait entre eux, peut se référer à la beauté du dehors, mais encore et surtout à celle des mouvements et des manières (voir O. Ducháček: *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, pp. 65–67). *Élégant* (voir *ibid.* p. 144) ne jouit pas de la même largeur d'emploi que *gracieux*. Cet adjectif qualifie le plus souvent la beauté des vêtements et de la parure, plus rarement celle des mouvements et de l'extérieur. L'expression *bien formé* est la plus concrète et la plus spécialisée de notre triade, son emploi étant limité à la sphère de la beauté des formes, notamment celles du corps humain.

Il convient d'expliquer le terme de trait distinctif, dont l'analyse sémantique ne peut se passer, car c'est lui en particulier qui détermine le rôle du mot dans la structure du champ. Tous les membres du champ doivent évidemment contenir un dénominateur commun, à savoir un concept (l'amour, le travail, l'intelligence, etc.). Il faut en même temps que celui-ci constitue la dominante sémantique du mot. En nous servant de termes employés dans le travail de Mme Ostrá cité ci-dessus, nous appelons trait d'identification cette partie du contenu sémantique du mot. Ainsi, le membre ne contenant que le trait d'identification rendra l'idée respective au niveau le plus abstrait. C'est lui qui pourra assumer, le cas échéant, le rôle du membre central du champ conceptuel en question. L'idée d'apporter certaines modifications au concept pur, qu'elles soient d'ordre qualificatif, quantitatif ou autre, était à l'origine des expressions dont le contenu sémantique était plus riche et qui comprenait, outre le trait d'identification, un ou plusieurs traits distinctifs. C'est grâce à eux qu'on peut exprimer toutes les finesses notionnelles et affectives. En analysant les mots d'un champ, on constate qu'un seul et même trait distinctif peut être présent dans plusieurs membres du champ, mais que les traits distinctifs sont assortis de telle sorte qu'ils constituent, liés au trait d'identification dans la dominante, des unités lexicales de sens très proche, mais jamais identique.

Mais revenons encore une fois au problème du degré d'abstraction que nous avons abordé plus haut. On peut, sans trop simplifier le problème, énoncer l'affirmation suivante: le degré d'abstraction baisse dans la mesure où le nombre des traits distinctifs de spécialisation augmente. Mais il devrait y avoir une limite au-delà de laquelle l'expression n'aurait plus son droit de cité à l'intérieur du champ conceptuel. Dans le travail mentionné de Mme Ostrá, par exemple, cette limite est fixée dans le point où le travail en tant qu'une activité déterminée, mais non spécialisée, se convertit en travail spécialisé (labour, rabotage, etc.). Pour M. Ducháček, le problème d'une limite du degré d'abstraction n'était pas posé d'une manière tellement urgente, vu le caractère extrêmement abstrait du champ conceptuel de la beauté dans son ensemble. Les divergences dans le degré d'abstraction n'y étaient pas si importantes qu'elles s'opposent à l'établissement d'une structure où tous ces degrés d'abstraction soient inclus.

Les dénominations du concept de l'amour représentent, par rapport aux différents

termes relatifs au concept de la beauté, un ensemble beaucoup moins homogène quant à leur degré d'abstraction. Toutefois, les écarts dans le niveau d'abstraction qui existent entre elles n'atteignent pas les dimensions que ceux-ci acquièrent dans le domaine du travail et de ses dénominations plus au moins spécialisées. En effet, le processus de spécialisation qui s'opère dans le domaine du travail — et qui aboutit à un immense groupe de travaux spéciaux (qui ne sont même pas insérés dans la structure du champ conceptuel du travail, tant ils se sont écartés, par leur degré de spécialisation, des dénominations générales) — n'est pas comparable à celui qui façonne l'aspect du champ conceptuel de l'amour du point de vue de l'abstraction et de la spécialisation de ses membres. En revanche, le champ conceptuel de l'amour soulève certains problèmes dont il ne fallait pas s'occuper dans les champs conceptuels du travail et de la beauté. Nous avons par exemple longuement réfléchi à l'appartenance ou à la non appartenance du substantif *philanthropie* au champ conceptuel de l'amour. Ce substantif désigne bien une affection, un amour, mais un amour strictement limité, celui que l'on porte à l'humanité. — Ce terme ne peut donc pas être placé dans la sphère plus générale des sentiments affectueux. Pour ce qui est du degré d'abstraction, entre *amour* et *philanthropie*, il y a un rapport analogue à celui qu'on a constaté entre *travail* dénomination générale, et les dénominations de différents travaux spéciaux. Si nous avons fini par mettre le substantif *philanthropie* hors la limite du champ conceptuel de l'amour, cette analogie a influé essentiellement sur notre décision.

La hiérarchie de plusieurs degrés d'abstraction à l'intérieur de la structure sémantique du champ conceptuel n'est pas cependant du même genre que celle qui existe entre les genres et les espèces dans les sciences naturelles du type: *poisson* (terme générique): *carpe*, *brochet*, *anguille* (dénominations des espèces individuelles du genre *poisson*). Il est vrai qu'on peut remplacer *carpe*, *brochet* ou *anguille* par *poisson* sans altérer d'une manière considérable le sens de l'énoncé. Mais le rapport *poisson* — *carpe* ou *poisson* — *brochet* accuse des traits différents de ceux qui caractérisent différents types de synonymie, par exemple celle qui existe entre les substantifs *intelligence* et *sagesse*. Les termes de *poisson* ou de *carpe* sont, en effet, les dénominations d'un genre et d'une espèce concrets d'animaux. Les expressions *intelligence* et *sagesse* désignent, par contre, des qualités et appartiennent donc à la catégorie abstraite des qualités. Cela nous amène à la conclusion suivante: le domaine des dénominations abstraites représente la sphère propre de la synonymie.

Bien entendu, on ne peut pas aller jusqu'à contester l'existence des rapports de synonymie en dehors de la sphère des dénominations abstraites. La synonymie, en effet, est développée aussi dans le domaine du concret, sans toutefois atteindre la fréquence et la qualité des rapports de synonymie dans le domaine de l'abstrait. La profusion des groupes synonymiques dans celui-ci découle sans doute du fait qu'il est beaucoup plus difficile de saisir par un mot un sentiment ou une qualité qu'une chose bien concrète et distincte. L'abstrait échappe toujours à l'expression exacte et l'existence des synonymes et l'accroissement de leur nombre traduisent la tendance d'y remédier.

Cette réflexion sur le rapport entre le degré d'abstraction et la synonymie ne nous a pas fait perdre le fil de notre pensée. Bien au contraire, elle nous semble d'une importance capitale pour la théorie des champs conceptuels. Comme il vient d'être dit, les recherches poursuivies jusqu'à présent dans le domaine des champs conceptuels ont porté sur le domaine de l'abstrait. Nous sommes persuadée que c'est dû justement au fait que dans ce domaine, la synonymie (ou, au sens plus large, la parenté

sémantique) est la plus développée. Nous osons même soutenir l'idée que sans synonymie et sans parenté sémantique, l'existence même des champs conceptuels se trouverait compromise. A savoir, si le lexique n'était pas capable de distinguer plusieurs nuances d'une idée ou d'un concept, la tentative de découvrir un champ structuré à la base de ce concept serait d'avance vouée à l'échec. L'étude d'un champ conceptuel se réduit donc, à notre avis, à l'étude des structures des mots synonymes ou sémantiquement apparentés qui expriment tous un concept général (autrement dit, qui contiennent un trait commun, celui d'identification), nuancé de plusieurs éléments notionnels ou affectifs (autrement dit, de plusieurs traits distinctifs) et correspondant à différentes catégories grammaticales. L'un des mérites principaux de l'étude des champs conceptuels consiste donc à apporter de la précision dans les rapports entre les synonymes et les mots sémantiquement apparentés.